

*Les notes de cette édition sont reproduites intégralement en sous-titres ou en bas de page,
les notes en cours de texte ont été reportées en bas de page.*

LETTRE AUX JEUNES SOCIALISTES (1)...

Chère Marie-Louise,

La lettre ouverte d'un jeune anarchiste, etc..., est une petite chose très modeste que j'écrivis à dix-huit ans et qui fut imprimée plusieurs fois, plus tard. Je l'ai écrite (je m'en souviens exactement comme si c'était hier) dans un café, sur du papier que j'avais acheté dans un tabac à la sortie d'une réunion. C'était le texte de ma démission du cercle des *Jeunes socialistes*.

Puisqu'il était d'usage de lire à l'assemblée les lettres de démission, je pensais en faire une qui puisse servir à la propagande.

Je l'envoyais un vendredi, et le lendemain soir, tandis que je me promenais sous les portiques de la *Via Emilia*, les socialistes de mon cercle vinrent me rappeler qu'il était l'heure de la réunion (on se réunissait chaque samedi). Je me dis: ils n'ont pas reçu ma lettre de démission.

Et je leur répondis, non sans avoir un peu d'appréhension: «*Mais, n'avez-vous pas reçu ma lettre?*». «*Si, me répondirent-ils, nous l'avons reçue, mais tu dois venir quand même*». Alors j'allais avec eux. Et j'eus une des plus vives émotions de ma vie: celle d'être appelé à présider la dernière réunion à laquelle je participai.

C'est seulement beaucoup plus tard que je m'aperçus de l'énorme valeur d'éducation politique que contenait ce geste de sympathie.

Je vis alors dans celui-ci la preuve qu'ils m'aimaient et le fait de devoir me détacher d'eux me remplissait d'émotion.

Même *Avanguardia*, qui était l'organe des *Jeunes socialistes*, eut de bons mots pour moi, se limitant à parler d'«*impatience*».

Crois-moi, il ne faut pas te fatiguer et perdre ton temps pour un écrit comme celui-là qui, entre autres, est très vague et terriblement «*sentimental*», comme je l'étais alors.

Reggio Emilia, 1915.

Jeunes socialistes,

Ceux qui suivent avec intérêt et sympathie votre action politique, en ce qui concerne l'union des forces prolétariennes et révolutionnaires, voient dans votre mouvement des symptômes nombreux et significatifs d'un réveil sain: ils voient le déroulement d'une nouvelle et féconde crise de conscience.

Moi qui ai fait partie de votre mouvement et qui ai pu en même temps en connaître le milieu et en pénétrer l'âme, je sais que nous nous trouvons confrontés à une vaste crise qui n'aboutit pas aux stériles désagré-gations du schisme, mais qui représente une espérance lumineuse, une promesse sûre, une nouvelle, vivante et réelle force révolutionnaire.

Aujourd'hui, presque tous, *Jeunes socialistes* qui parlez de fusion des forces prolétariennes, de collaboration entre partis subversifs, de blocs rouges, vous vous trouvez tous, et presque inconsciemment, dans

(1) Extraits parus dans *Pensieri e Battaglie*, Paris, 1938, pp.33-38.

cette crise spirituelle, qui bouleverse, qui opprime, qui peine, dans leur état d'incertitude, de doute, tous ceux qui s'aperçoivent que la route suivie jusqu'à maintenant et les méthodes qui ont été pratiquées sont erronées!

Beaucoup d'entre vous, qui embrassez votre foi politique non pas comme un «*sport*» de l'esprit, non pas comme un dérivatif quelconque à la vie, mais pour vivre une vie pleine de réflexion et de lutte, se trouvent aujourd'hui dans un état d'âme dont il ne sera pas donné à tous de sortir trempés, purifiés, victorieux!

Aujourd'hui, du reste, ceux d'entre vous qui sont sincèrement révolutionnaires ne cachent pas qu'ils se retrouvent effarés devant l'abîme qui sépare la pensée de l'action et ne cachent même pas que, si les masses laborieuses ne sont pas assez audacieuses et n'ont pas assez confiance, la faute en incombe à tous ces pseudo-révolutionnaires tenants de la tactique effroyable et égoïste du possibilisme subversif. Vous tous voudriez voir se concrétiser l'esprit de rébellion qui souffle autour de vous, le voir devenir une réalité vivante, dynamique, destructive, libératrice.

Au lieu de cela, vous entendrez parler les aînés du parti de révolte, sans fermes résolutions, sans qu'il y ait de suite dans l'action, plus par habitude que par autre chose.

(...) Les meilleurs d'entre vous, *Jeunes socialistes*, se sentent aujourd'hui le devoir de donner au peuple l'espoir d'une reprise vigoureuse; ils se sentent la grande utilité de lancer des appels pleins de fermes résolutions et d'espérances confiantes et audacieuses envers le peuple, ce peuple qui a besoin de voir quelque chose de nouveau, de grand, qui puisse le réveiller de sa torpeur faite de scepticisme, de souvenirs douloureux, de mille désillusions.

Ils comprennent que le peuple a besoin de voir combattre sans peur et sans hésitations ceux qui déclarent être ses défenseurs, et ils le comprennent parce qu'eux-mêmes ont assisté, effarés, à la déroute morale de ceux en qui ils avaient placé une confiance totale, de ceux qu'ils aimaient jusqu'à l'idolâtrie.

Ils comprennent que le peuple a entendu trop de discours adulateurs de politiciens louches, de girouettes de la tribune et du Parlement, pour y croire encore.

Ils comprennent que le peuple a besoin de voir des martyrs après avoir tellement entendu parler de martyr; qu'il a besoin de voir des héros après en avoir vu désigner tant par les orateurs des commémorations officielles étalant leurs panégyriques sur l'héroïsme.

Vous avez trouvé la foi dans la recherche haletante de l'esprit vers les sommets du cœur et de la pensée; et dans la tempête de vos âmes en tumulte vous avez failli être victimes du naufrage moral momentané dans lequel l'autocritique et l'examen de vos vies vous avaient jetés, dans la catastrophe de toutes vos anciennes persuasions, religieuses ou patriotiques.

Vous vous êtes agrippés désespérément au radeau de la foi révolutionnaire, poussés par l'instinct de conservation morale, et vous avez confondu le radeau avec la terre ferme; la navigation incertaine vous fit oublier le port où vous auriez dû vous ancrer.

Vous avez oublié que le sacrifice et la foi devaient être en vous un ensemble harmonieux et grandiose ; et dans votre vie de révolté incomplet, le fond d'égoïsme qui vous était inhérent, uni à l'habitude de la non-résistance continue, à la renonciation instinctive de la lutte, vous fit sacrifier bien peu de ce que la jeunesse vous avait prodigué en une riche offrande d'énergies fortes et nouvelles.

Et maintenant, vous comprenez que ce fut quand vous avez commencé à croire, si ce n'est dans votre discours ou dans vos écrits, au moins dans vos âmes, dans vos pensées, que le sacrifice était quelque chose que l'on pouvait négliger le long de la voie de la rédemption sociale, que le mouvement socialiste commença sa chute désastreuse vers les bassesses de l'égoïsme désagrégeant, en renouvelant ainsi le chemin parcouru par la puissance morale du christianisme, lequel devint puissant par ses martyrs et tomba en déchéance avec la fin du sacrifice de ses partisans.

Les martyrs chrétiens restèrent dans l'histoire et dans l'âme du peuple, la tête entourée de l'auréole du martyr, et les chrétiens montrèrent aux foules païennes le Christ agonisant sur la croix dans la douleur de sa chair martyrisée.

Et le Christ émut plus avec son sang qu'avec sa parole, il fut plus convaincant par son sacrifice que par sa prédiction.

Le christianisme se développa à travers le monde plus à cause du calvaire qu'à cause du temple, par la croix plus que par le ciel.

Et de Jésus à Ferrer, le sang des martyrs fut toujours fécond.

Nous autres, anarchistes, nous avons eu plus de martyrs que d'apôtres, plus de héros que de prophètes; et l'âme du peuple a toujours été plus percutée par les mots qui étaient prononcés du banc d'un tribunal, à travers les barreaux de fer d'une prison, de la tribune ensanglantée d'un échafaud, que par la parole des propagandistes, même aussi savants que Reclus ou éloquents que Gori.

(...) Il faut nous réveiller, il faut un retour aux temps où aimer une idée voulait dire ne pas craindre la mort et lui sacrifier toute sa vie en se donnant complètement.

«*La cause des peuples est semblable à celle de la religion: elle ne triomphe que par les vertus des martyrs*», a écrit le prêtre Tazzoli avant de monter sur l'échafaud, et par ces mots il a dit une grande vérité. Mazzini (1) et ses disciples la firent leur, en la prenant comme devise de toute une épopée de sacrifices féconds.

Camillo BERNERI.

(1) Giuseppe MAZZINI (Gênes 1805 - Pise 1872). Patriote et républicain italien, fondateur du mouvement *La Giovane Italia*. Il mena toute sa vie un combat acharné pour unifier son pays. Son emprise sur la jeunesse italienne fut très forte. Son programme social, résumé par la formule «*Dieu et le peuple*», était cependant celui d'un déiste démocrate. Sa condamnation de la *Commune de Paris* lut aliénèrent, à la fin de sa vie, les sympathies des générations radicales de l'Italie post-unitaire qui se tournèrent alors, sous l'influence de Bakounine, vers l'anarchisme.